Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 9 (1911-1912)

Artikel: Un moraliste poète: M. Maurice Maeterlinck
Autor: Cornut, Samuel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-748844

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN MORALISTE POÈTE: M. MAURICE MAETERLINCK

Le prix Nobel décerné à M. Maurice Maeterlinck vient d'établir ou plutôt de constater sa réputation européenne. On peut dire d'ailleurs que les talents de premier ordre qui honorent les petits pays frontières, quand ils ont réussi à rompre le cercle étroit de notoriété locale qui menaçait de les emprisonner à jamais, sont prédestinés à devenir des „Européens", à concilier en eux des aspirations divergentes et des génies qui semblaient devoir rester étrangers les uns aux autres. Si la langue que ce Flamand a adoptée, s'est enrichie grâce à lui d'un mystérieux frisson qui paraissait jusque là répugner à l'esprit français, toujours si clair et si précis, cette impression de terreur qui plane sur les premiers drames de l'auteur belge, ne le rattache pas moins à la famille des poètes du Nord. La *Princesse Maleine, l'Intruse, les Aveugles, Intérieur, la Mort de Tintagile:* chacun de ces drames semble le développement d'une sombre ballade allemande. Mais, après ces cauchemars dialogués, le poète de Gand s'est souvenu à propos que le Nord n'est pas uniquement le monde des épouvantes: on y cueille aussi des myosotis, il y brille les yeux placides des Gretchen, il y fleurit les plus jolis contes de fées. Aussi, avec un admirable instinct d'opportunité, au moment où sa note, trop uniformément terrifiante, allait fatiguer le public, il nous a donné *Pelléas et Mélisande* et toute une série d'autres gracieuses légendes populaires adaptées à la scène, jusqu'à cet *Oiseau bleu* qui, lui aussi, se réclame moins de Shakespeare que des frères Grimm.

Mais si le poète de ces contes bleus et de la *Vie des Abeilles* est digne de tous éloges, l'auteur dramatique et surtout le moraliste, chez M. Maeterlinck, ne semble pas à l'abri de réserves assez graves. J'ai parlé de Shakespeare: c'est M. Mirbeau qui, le premier, en 1890, a fait ce rapprochement un peu imprudent. Le dramatiste d'*Intérieur* et de *Monna Vanna* rappelle en effet quelquefois le grand Will par le style et par la poésie; mais on chercherait vainement dans son théâtre ce qui fait l'essentiel du drame: des caractères, une action. Ses personnages sont de

pauvres fantoches dont se joue une Destinée aveugle et maligne, et auxquels elle arrache de petits cris de poupée articulée; ne leur demandez point de ces sursauts d'énergie par où s'affirme la personnalité d'un Othello, d'un Macbeth, d'un Hamlet.

Eh bien, le vice de ce théâtre ne tient pas au talent, il va plus profond, jusqu'aux racines mêmes de sa conception de la vie. Les œuvres du moraliste et les œuvres du dramatiste sonnent creux sur les mêmes points. Le tragique de M. Maeterlinck manque de vrai sérieux; il agace les nerfs, il ne pénètre pas jusqu'aux âmes; et l'optimisme qu'il a fini par professer, trahit, nous allons le voir, plutôt le calcul que la conviction.

C'est en 1895 qu'eut lieu cette conversion, qui coupe en deux une brillante carrière littéraire: à partir de cette année-là, le moraliste du *Trésor des Humbles* s'efforce de corriger le sombre dramatiste de l'*Intruse*. Mais la préface que l'auteur a publiée en 1901, en tête de son théâtre complet, va nous édifier sur la sincérité de cette palinodie:

„Il faut, dit-il, savoir transformer ces fatalités malveillantes en sagesse et en beautés solides. *Il faut des vérités aussi admissibles, mais plus encourageantes que la vérité qui ne mène à rien.* Il est aussi légitime d'espérer que de désespérer."

Vous le voyez, il n'y a ici aucune crise de conscience, rien qui ressemble à ce qu'on appelle proprement une conversion. Devant la vie et la mort, en face du mystère, l'auteur reste ce qu'il était, un sceptique absolu: *nous ne savons rien.* Hier, pour obéir à une mode littéraire plutôt que par conviction, il était surtout frappé du côté sombre des choses et du revers sinistre de la vie. Aujourd'hui, il se tourne vers la lumière pour ne pas troubler ses digestions. „Ça ne mène à rien." Brunetière parlait déjà dans les mêmes termes du scepticisme qu'il avait, lui aussi, professé assez longtemps. Et c'est bien là, en effet, un des traits les plus frappants de notre vingtième siècle: on ne se convertit plus, on évolue; on n'est pas repris dans son cœur ou dans sa conscience: on estime très froidement qu'on fait fausse route; où l'on disait non, on dira oui; où l'on parlait de la matière ou du néant, on dira: Dieu et l'Eglise, non par repentir, mais par calcul; ou, comme s'exprime notre auteur lui-même, par instinct d'opportunité.

Mais tandis que Brunetière et la plupart de ses amis ou collaborateurs se jetaient dans les bras de l'Eglise, M. Maeterlinck, bien qu'ancien élève des Jésuites, se contente d'un vague idéalisme dont le *Trésor des Humbles* va nous donner la formule et nous indiquer la valeur.

Ce recueil d'Essais, publié en 1895 précisément, n'est pas une simple collection d'articles; c'est mieux que cela, c'est un livre, et un beau livre, dont le premier morceau, intitulé *le Silence,* annonce la note générale. Mais je l'écarte pour le moment, et relève d'abord, parmi les plus significatifs de ces Essais, celui qui porte pour titre: *le Réveil de l'Ame.*

Pour M. Maeterlinck, l'âme est une prisonnière que, par oubli ou par dédain, nous ravalons dans les profondeurs de l'inconscient, sans lui permettre d'intervenir dans notre vie. Il y a eu ainsi des siècles, les plus illustres de tous d'ailleurs, où les rapports sociaux ont à peu près éteint notre vie profonde: siècles d'éloquence, siècles d'analyse, que caractérisent les noms de Périclès, d'Auguste, de Louis XIV. D'autres époques, par contre, peuvent être appelées vraiment spirituelles, je veux dire vouées au culte silencieux de l'Esprit et du Divin: l'antique Egypte, l'Inde panthéiste, notre Moyen-Age mystique... Eh bien, il semble que Psyché, l'éternelle prisonnière, soit sur le point de remonter à la surface de l'humanité, soulevant son lourd fardeau de matière. Il se pourrait qu'un jour, nous dit notre auteur, l'âme devînt visible et se communiquât à d'autres âmes sans l'intermédiaire des sens. La peinture, la poésie, se font spiritualistes. Même la science entre dans cette voie. Nous allons „percevoir peut-être le murmure des Dieux..."

Dans l'Essai intitulé *le Tragique quotidien,* nous pourrions relever aussi de très hautes et nobles pensées. Tout notre théâtre retarde, déclare l'auteur, et semble dater de la barbarie. Que voyons-nous en effet sur la scène? Un More qui étouffe sa femme par jalousie; un prince danois qui doit venger son père et qui hésite; un ambitieux qui tue le roi pour usurper le trône. Mais en quoi ces faits-divers, brutaux, grossiers, intéressent-ils ma vie *vraie,* celle qui songe et qui contemple dans les profondeurs de mon âme? L'existence la plus humble, en revanche, peut connaître des douleurs silencieuses infiniment plus tragiques

que la douleur oratoire de Phèdre ou de Camille, et des joies plus royales que celles d'un aventurier qui s'assied sur un trône...

Je pourrais aussi analyser les belles pages intitulées: *la Bonté Invisible* ou encore *la Beauté Cachée*, dont les titres font deviner l'idée admirable et profonde. Mais rien n'est plus significatif que le premier de ces Essais, celui qui résume vraiment tout le recueil et qui est intitulé *le Silence.*

Le Silence! Non pas celui de la torpeur ou de la mort, mais le silence de recueillement où l'on entre comme dans un sanctuaire. Ici, il faut donner la parole à l'auteur.

> „Il ne faut pas croire, dit-il, que la parole serve jamais aux communications véritables entre les êtres. Les lèvres ou la langue peuvent représenter l'âme de la même manière qu'un chiffre ou un numéro d'ordre représente une peinture de Memling, par exemple. Mais, dès que nous avons *quelque chose* à nous dire, nous sommes *obligés* de nous taire. Et si, dans ces moments, nous résistons aux ordres invisibles et pressants du silence, nous avons fait une perte éternelle, ayant perdu l'occasion d'écouter une autre âme...
>
> „Nous ne parlons qu'aux heures où nous ne vivons pas, dans les moments où *nous ne voulons pas* apercevoir nos frères. Et, dès que nous parlons, quelque chose nous prévient que des portes divines se ferment quelque part. Aussi... les plus imprudents d'entre nous ne se taisent pas avec le premier venu. L'instinct des vérités surhumaines que nous possédons tous, nous avertit qu'il est dangereux de se taire avec quelqu'un que l'on désire ne pas connaître ou que l'on n'aime point..."

Des pages pareilles sont assez neuves dans la littérature française, plus oratoire que poétique, et elles nous paraîtraient plus belles encore, si elles ne rappelaient les grands moralistes anglo-saxons dont M. Maeterlinck s'est inspiré.

„Silence, le grand empire du silence, s'écrie Carlyle, plus haut que les étoiles, plus profond que le royaume de la mort!... Le Silence et les nobles hommes silencieux!... Ils sont épars çà et là, chacun dans sa province, pensant en silence, travaillant en silence, et les journaux du matin n'en parlent point... Ils sont le sel même de la terre, et le pays qui n'a pas connu de ces hommes-là, n'est pas dans la bonne voie!"

Voilà l'accent! Voilà le cordial que nous versent aussi les *Essais* d'Emerson, en particulier celui qui commence par ces mots: „Crois en toi-même! Tout cœur vibre à cette corde de fer..." La parole d'Emerson fait l'effet d'une *Marseillaise,* comparée à

l'air de flûte où M. Maeterlinck essaie de la traduire. Un Pétrone, même assagi, n'est pas de taille à jouer au stoïcien.

Mais pourquoi le *Trésor des Humbles*, si noblement écrit, nous laisse-t-il sous une impression presque amollissante? Pour mettre à nu l'irrémédiable défaut d'une morale dont le charme est pourtant si grave et si doux, il suffirait de poser à l'auteur une simple question.

Il est bon, sans doute, il est nécessaire de se pencher sur son âme et d'écouter en silence ce que nous dit la petite voix intérieure. Mais pour quel motif? Est-ce par curiosité? Nous aurons le dilettantisme. Est-ce pour imiter l'athlète, qui se ramasse sur lui-même pour mieux bondir et porter de plus terribles coups? Est-ce à l'exemple du chrétien, que le repentir fait rentrer en lui-même?

De ces trois fruits de la vie profonde, dont l'un est plein de cendres, dont les deux autres sont pleins de suc vivifiant: dilettantisme, héroïsme, sainteté, écartons le dernier: ce serait trop demander à un homme de lettres que d'être un saint. Mais le *Trésor des Humbles* n'a pas davantage un accent d'héroïsme, ni même de virilité, parce que l'auteur ne nous incite jamais aux réalisations morales et se défie de l'action; le rêve lui suffit. En réalité, il est infiniment plus près de Renan que de Carlyle. Comme Renan, il voudrait enfermer l'âme dans la contemplation, dans l'extase. Vous vous rappelez les pages de la *Vie de Jésus* où le charmant écrivain reproche au fils de Joseph d'avoir gâté son idylle galiléenne pour tenter de fonder son église? M. Maeterlinck dit exactement la même chose quand il parle de la bonté invisible:

> „Dès qu'elle se manifeste par un acte extérieur, remarque-t-il, elle change de nature; et nous ne sommes plus dans la vérité selon l'âme, mais dans une sorte de mensonge selon les hommes."

En d'autres termes, on peut être bon sans agir avec bonté. Tout ce que nous pouvons dire ou faire dans le monde, n'a aucune importance. Je serai criminel dans mes actes, et cependant je pourrai surpasser les plus grands saints par l'excellence de ma vie intérieure. Je ne le fais pas dire à l'auteur, car ceci est textuel:

> „Qu'arriverait-il, par exemple, si notre âme devenait visible tout à coup et qu'elle dût s'avancer au milieu de ses sœurs assemblées, dé-

pouillée de ses voiles, mais chargée de ses pensées les plus secrètes? De quoi rougirait-elle? des péchés sans nombre de la chair? Elle les a ignorés, et ces péchés ne l'ont jamais atteinte. Ils ont été commis à mille lieues de son trône, et l'âme du Sodomite même passerait au milieu de la foule sans se douter de rien, et portant dans les yeux le sourire transparent de l'enfant... Un homme aurait commis tous les crimes réputés les plus vils sans que le plus grand de ces crimes altère un seul instant le souffle de fraîcheur qui entoure sa présence..."

Et ceci, qui est du pur Renan, je veux dire du Renan ironiquement amoral des dernières années:

„Quel Dieu, s'il est vraiment sur les hauteurs, pourra s'empêcher de sourire à nos fautes les plus graves, comme on sourit aux jeux des petits chiens sur le tapis?"

Certes, ce que le vulgaire tient pour bon et ce qu'il regarde comme mauvais, est souvent une distinction arbitraire ou incorrecte. Mais cette ligne de démarcation, le moraliste doit la rectifier, et non pas l'effacer. Au fond, l'idée de M. Maeterlinck n'est autre que le vieux sophisme romantique: le bandit plein d'honneur, la sainteté des prostituées. Jésus, nous dira-t-on, a bien ouvert son paradis au bon larron. Oui, mais c'était le *bon* larron! Entre le pardon évangélique et la veulerie morale de *Lucrèce Borgia* ou du *Trésor des Humbles*, il y a un abîme. Pour M. Maeterlinck, le remords, les larmes de repentir qui lavent la faute, l'élan d'amour divin qui arrachent l'âme à sa misère, ne signifient rien. On est saint par grâce d'état, même dans le crime où l'on se complaît.

Cet inconscient érigé en sainteté, cette vertu qui n'agit pas, qui se dégrade en se réalisant, cette confusion avouée du bien et du mal suffit à enlever à un livre délicieux toute signification morale quelconque. M. Maeterlinck a beau se revêtir d'une gravité d'emprunt: il reste le dilettante qui, dans les *Serres Chaudes*, son premier volume de vers, déplorait le vide de son âme dans une confession comme celle-ci:

Ayez pitié de mon absence
Au seuil de mes intentions!
Mon âme est pâle d'impuissance
Et de blanches intentions...
Mon âme, aux pâles mains de cire
Arrose un clair de lune las...

* * *

Ces lacunes et ces difformités d'une pensée morale en apparence si pleine de noblesse, nous allons les voir se projeter en silhouettes caricaturales sur cet écran d'ombres chinoises qu'est le théâtre de M. Maeterlinck. L'année même où il publiait le *Trésor des Humbles*, on jouait de lui une pièce intitulée *Aglavaine et Sélysette*, œuvre manquée, il est vrai, toute en discours et en interminables tirades. Des trois personnages principaux, seule, la pauvre petite Sélysette, la femme de Méléandre, est vraiment une figure vivante. Quant à Méléandre et à Aglavaine, ce sont de graves fantoches qui parlent comme des livres et dont la conduite est à la fois stupide et scandaleuse.

Le sujet? C'est l'éternel, l'insupportable fait divers qui n'intéresse plus que le Boulevard: le ménage à trois. Mais c'est moins amusant que du Capus. Jugez-en: les deux amoureux de contrebande, Méléandre et Aglavaine, ont un semblant de remords; ils se voient et même se parlent de fort près, à l'insu de Sélysette: que dira-t-elle de ces rendez-vous au clair de lune, où elle pourrait surprendre son mari et sa meilleure amie, qui s'est annoncée à elle, chez elle, comme une véritable sœur? Voici comment la grave et docte Aglavaine rassure sa conscience:

> „Ne puis-je pas t'aimer comme un frère, Méléandre? Si elle pleure, notre Sélysette, elle ne pleurera pas longtemps, car elle montera avec nous... Pourquoi ne monterait-elle pas en même temps que nous-mêmes vers l'amour qui ignore les petites choses de l'amour?..."

Les petites choses, comme la fidélité conjugale, sans doute, la paix du ménage, les droits de la femme et des enfants... Passons!... Aglavaine continue:

> „Elle est meilleure que tu ne crois, Méléandre (lisez: *plus complaisante*). Nous lui tendrons les mains; et, une fois près de nous, elle nous bénira pour les larmes versées; car il y a des larmes qui sont plus bienfaisantes que des baisers..."

Sans doute, sans doute! En attendant, ce ne sont pas seulement des larmes qu'échangent les deux complices, dans ces rendez-vous clandestins, qu'ils qualifient de *sublimes*. Et il arrive ce qui devait arriver: Sélysette les a surpris, et, de désespoir, se jette du haut d'une tour.

Quand la sage, l'éthérée Aglavaine voit étendue à ses pieds, pantelante, celle dont elle a fait sciemment le malheur, croyez-

vous qu'elle ait un remords quelconque? Si c'est du remords, vous conviendrez qu'il s'exprime en un jargon assez étrange:

> „Lorsque tu m'as parlé de l'idée, l'autre jour (de te précipiter du haut de la tour), j'aurais dû te serrer contre moi jusqu'à ce que l'idée fût tombée entre nous comme une grappe écrasée... Il eût fallu plonger mes deux mains dans ton âme pour y chercher la mort que j'y sentais vivante... Je n'ai rien su faire; et je regardais sans rien voir, en voyant malgré tout..."

Précieuses pour Précieuses, j'aime mieux celles de Molière. Il vaut bien la peine de poser pour le sublime quand on fait des choses aussi malpropres. Vive Dieu! que je rencontre une franche canaille: je l'embrasserai!

* * *

Après le *Trésor des Humbles* et ce drame odieux, deux années s'écoulent avant que l'auteur publie le nouveau recueil de réflexions morales qu'il a intitulé *Sagesse et Destinée.*

Cette destinée, que M. Maeterlinck a d'abord symbolisée comme une puissance malfaisante qui leurrait l'humanité comme le fauve se joue de sa proie, il la regarde, dans le *Trésor des Humbles*, d'un œil plus optimiste; mais il se borne encore à la contempler. Dans le recueil dont nous allons nous occuper, il fait un pas de plus: il essaie de réagir, de dominer cette destinée; en d'autres termes, il s'applique à remplir la lacune dont nous venons de mesurer la gravité: à une morale purement contemplative, il va substituer l'action. Voyons s'il a réussi.

Nous sommes, dit-il en substance, les maîtres de faire de notre vie ce que nous voulons. Voilà l'article de foi qu'il inscrit au fronton de son livre. Mais nous ne sommes maîtres que de notre destinée intérieure. La nature, du moins dans ses puissances les plus formidables, reste en dehors de nos frêles entreprises; et elle est absolument étrangère à notre idéal de justice et d'amour. Mais, pour notre vie intérieure, cela n'a que peu d'importance. L'essentiel est que nous ayons le pouvoir de conquérir notre âme, d'en illuminer les régions profondes des rayons de notre amour.

Une fois maîtres de nous-mêmes, nous dominons tout notre petit monde intime, et nous jugeons à leur valeur toute relative les évènements extérieurs:

„L'évènement en soi, dit l'auteur, n'est que l'eau pure que nous verse la fontaine, et il n'a d'ordinaire ni saveur, ni couleur, ni parfum. Il devient beau ou triste, doux ou amer, mortel ou vivifiant, selon la qualité de l'âme qui le recueille. Il arrive sans cesse à ceux qui nous entourent mille aventures qui semblent toutes chargées de germes d'héroïsme, et rien d'héroïque ne s'élève après que l'aventure s'est dissipée. Mais Jésus-Christ rencontre sur la route une troupe d'enfants, une femme adultère ou la Samaritaine, et l'humanité monte trois fois de suite à la hauteur de Dieu."

Ainsi, nous n'avons pas le pouvoir d'empêcher l'évènement ni d'en modifier le cours; mais nous avons celui d'en rectifier l'effet dans notre âme, de rendre cet effet bon ou mauvais, nuisible ou salutaire. „Si l'on nous a trahis, ce n'est pas la trahison qui importe, c'est le pardon qu'elle a fait naître dans notre âme. Il est sage celui en qui une déception ou une trahison ne descend que pour purifier la sagesse davantage. Il est sage, celui en qui le mal lui-même est obligé d'alimenter le bûcher de l'amour."

Du reste, cette Destinée extérieure dont nous devons par notre sagesse corriger les effets, est moins à craindre encore quand elle nous frappe que lorsqu'elle nous favorise. Saurons-nous demeurer toujours au-dessus du succès ou des joies qu'il appartient aux circonstances de nous apporter?

„Au sein d'un bonheur sans orages, la partie fixe et stable de toute félicité se trouve uniquement dans cette force qui, tout au fond de notre conscience, pourrait nous rendre heureux au sein du malheur même. Vous ne pouvez vous dire heureux que lorsque le bonheur vous a aidé à gravir des hauteurs d'où vous pouvez le perdre de vue sans perdre en même temps votre désir de vivre. Etre heureux, c'est avoir dépassé l'inquiétude du bonheur. Le sage apprend à animer et à aimer la substance silencieuse de la vie."

De cette Acropole d'où nous contemplons notre Destinée, nous pouvons comprendre dans ses lois immuables le cours de l'Univers, et le dominer par notre volonté d'amour et de justice. „Nous sommes l'infinie puissance de la liberté spirituelle."

„Nous vivons dans le sublime, conclut l'auteur. Et dans quoi voulez-vous que nous vivions? Ce qui nous manque, c'est l'attention et le recueillement. Si vous n'avez qu'une petite chambre, croyez-vous que Dieu ne soit pas là aussi, et qu'il soit impossible d'y mener une vie un peu haute?"

Voilà à coup sûr de belles pages, d'un dessin moins flou, d'une morale moins creuse que celle du *Trésor des Humbles*. Sur-

tout elles ont ce mérite que nous n'avions pas trouvé dans le premier recueil de M. Maeterlinck, de n'être pas un simple reflet. Donc, je suis tout disposé à dire ce que Gretchen répondait à la profession de foi de son Faust:

> So ungefähr sagt's der Herr Pfarrer auch,
> Nur mit ein wenig andern Worten.

Parmi ces lacunes, je relève d'abord une audacieuse assertion: *Il n'y a pas de fatalité intérieure.* C'est tout simplement nier l'hérédité, et c'est aussi supprimer tout le problème du mal; problème insoluble, j'en conviens, mais qu'il n'est pas permis de trancher avec une pareille désinvolture.

Pour M. Maeterlinck comme pour Socrate et toute la lignée des Socratiques, le mal n'est que l'ignorance du bien. On pouvait peut-être parler ainsi sur les bords de l'Ilissus, au cinquième siècle avant notre ère; mais il s'est passé depuis un évènement assez considérable, dont l'auteur de *Sagesse et Destinée* n'est pas sans avoir entendu parler: le christianisme a ouvert sur la perversité humaine des perspectives dont le tragique fait paraître bien pâles, bien puériles, toutes les descriptions du Tartare, fussent-elles d'un Virgile. Et pourtant, tel des plus grands esprits du siècle d'Auguste, témoin Ovide, entrevoyait déjà ce fait effroyable autant qu'énigmatique: la volonté de faire le mal qu'on sait être le mal, et l'incapacité de faire le bien, qu'on sait être le bien. Quel que soit le remède qu'on propose, il faut prendre en tout cas une position nette, et ne pas poursuivre le christianisme d'allusions détournées, de coups d'épingle sournois, comme le fait l'auteur tout le long de son livre. J'aime infiniment mieux la brutale franchise de Nietzsche criant à tue-tête: „Le christianisme est une religion d'esclaves et de lâches!“ A la bonne heure, c'est là un point de vue! Mais l'attitude équivoque de M. Maeterlinck, qui n'ose se décider entre l'altruisme de Tolstoï et le superbe égoïsme de Zarathoustra, n'a rien de très héroïque et enlève à sa parole une certaine autorité.

J'ai rendu hommage à l'effort tenté par l'auteur de *Sagesse et Destinée* pour passer d'une morale de rêve à une morale d'action. Mais il est permis de se demander si cet effort a été durable et bien efficace. Dans cet ouvrage même, où M. Maeterlinck propose à notre sagesse de dominer sa destinée, bonne

ou mauvaise, il ne lui donne comme idéal qu'une vie d'extase et de contemplation. Ici encore se trahit l'influence de Renan et son dédain des réalisations extérieures de notre vie morale. Eh bien, c'est là un idéal assez pauvre et assez mesquin. L'âme humaine a, je crois, une destinée plus noble que d'être un miroir inerte, fût-ce de toutes les spendeurs du ciel et d'une sagesse, fût-elle divine, mais toute faite, toute donnée. Notre fin suprême n'est pas la contemplation, mais la création. Nous créer nous-mêmes, créer notre petit monde intérieur, qui projette autour de nous tout un rayonnement de justice et d'amour, voilà la véritable noblesse et la plus haute dignité de l'homme. Et, dans cet acte créateur, je vois la conciliation de ces deux termes qui semblaient s'exclure: action, contemplation. Car, pour créer un monde, il faut en avoir contemplé l'idée dans son âme, et l'avoir réalisée par un acte d'amour divin . . .

* * *

Je néglige les publications postérieures de M. Maeterlinck. Au point de vue littéraire, ce sont parfois de petites merveilles; au point de vue de la vérité morale, *le Temple Enseveli, le Double Jardin,* simples recueils d'articles d'ailleurs, ne font que répéter en les aggravant les défaillances que nous venons de dénoncer. Il y avait du moins une apparence d'idéalisme dans le *Trésor des Humbles*, et un semblant de professeur d'énergie dans l'auteur de *Sagesse et Destinée.* A partir de là, comme si M. Maeterlinck était fatigué de son effort, il s'amuse, tout simplement. Le dilettante à la Renan, que nous avons vu percer dans ses plus nobles pages, se borne désormais à jongler avec les idées. Que nous importent son éloge de la Boxe ou son éloge de l'Epée, ses impressions de chauffeur d'automobile et les oracles de Mme de Thèbes, somnambule pour boulevardiers?

Cependant, il faut dire un mot d'un très beau livre, *la Vie des Abeilles.* Il me paraît d'autant plus admirable que le moraliste n'y intervient guère. Quand M. Maeterlinck parle des animaux, c'est à merveille. Voilà les âmes qui conviennent à son idéal! Et il connaît les abeilles comme un savant, car il les a étudiées toute sa vie. Il sait, et tous les apiculteurs savent, que l'abeille, si intelligente dans la sphère de ses occupations

habituelles et dans le voisinage de ses compagnes, une fois arrachée à ce milieu, devient tout à fait stupide, au point de se laisser mourir de faim à côté d'une ample provision de miel. Elle est donc avant tout un être de foule et n'a qu'une âme sociale. Dans la ruche, l'individu n'est rien, n'est qu'un „moment indifférent, un organe ailé de l'espèce".

Eh bien, M. Maeterlinck moraliste a observé l'homme avec ses yeux de vieil apiculteur. De même qu'il parle du *génie de la ruche*, il croit à un *génie de la race* ou *de la terre* qui gouvernerait l'humanité. Toutes les grandes décisions qui sauvèrent le genre humain, l'abolition de la vendetta universelle, ou celle de l'esclavage, par exemple, tous les dévouements, tous les héroïsmes, lui apparaissent comme des actes collectifs. (Voir en particulier dans *le Temple Enseveli* l'essai intitulé: *la Justice.*) J'ai eu tort de dire qu'il dédaignait l'action; mais il ne comprend que l'action des masses, et n'admet d'autre âme ni d'autre conscience que celle des collectivités.

Ainsi, sa longue expérience de pasteur d'abeilles accentuant l'empreinte que cet élève émancipé des Jésuites a gardée de l'enseignement clérical, lui a suggéré une morale sociale ou une religion de l'humanité assez peu différente de celle d'Auguste Comte, et qui est la négation de la conscience individuelle. Pour M. Maeterlinck, pas plus dans *Sagesse et Destinée* que dans son théâtre, la personnalité humaine n'existe par elle-même. Pelléas, Aglavaine, Méligrane, Maleine, le Roi Hjalmar ne pèsent pas plus dans la balance du moraliste qu'une pauvre petite abeille égarée ne compte aux yeux de l'apiculteur.

Certes, il est impossible de nier l'influence de la race ou du milieu; mais ne voir que cela, n'invoquer pour l'individu que l'impulsion collective, que l'inspiration du nombre, c'est instituer en pleine morale cette doctrine majoritaire dont notre vie politique elle-même n'a pas à se féliciter. D'ailleurs, les faits sont là: on sait ce que vaut la moralité des masses hurlantes, qui se jettent, pour un mot, pour un rien, dans un sens ou dans l'autre, tuant et déifiant tour à tour, à cinq minutes d'intervalle, leur Christ ou leur César. On sait qu'une individualité tant soit peu supérieure à la moyenne, noyée dans une foule, se vide de toute conscience, de tout principe supérieur: elle n'est plus qu'un automate capable

de crimes dont, après une minute de réflexion, elle se frappera la poitrine de remords et de honte. Toutes les grandes âmes, après avoir subi l'influence de leur milieu, ont réagi, se sont séparées de la masse, ont lutté contre la masse; or, dans cette lutte inégale, l'armure qui les rendit invincibles, c'est cette conscience individuelle qui fit pousser à un pauvre petit moine augustin, en face de l'Empire, en face de l'Eglise ameutés et vociférants, le cri d'où sortit la Réforme: *Je ne peux pas autrement!*

* * *

Je n'en dis pas davantage. Toute doctrine morale étant une forteresse destinée à nous couvrir contre les maux de la vie, mais surtout contre nos instincts anarchiques et brutaux, on peut dire que la morale de M. Maeterlinck est une place démantelée; surtout, elle manque de ce donjon central qui nous sert, aux jours de détresse, de haut refuge et de suprême retraite. Certes, elle a beaucoup de charme; comme décor d'Opéra Comique, avec un peu de clair de lune, de „clair de lune las", c'est tout ce que peut désirer de mieux un boulevardier qui croit avoir du vague à l'âme. Mais nous avons besoin de granit, et non pas de carton peint; et, Dieu merci, nous pouvons invoquer des autorités plus hautes que celle de ce Shakespeare invertébré qui a traduit le choral héroïque de Carlyle dans la prose émasculée d'Ernest Renan.

PARIS SAMUEL CORNUT

□□□

ODYSSEUS UND NAUSIKAA

TRAGÖDIE VON ROBERT FÄSI [1])

Das äußere Gerüst und der seelische Kern der Fabel gehören der homerischen Sage an: nach zehnjährigen Irrfahrten findet Odysseus, als Schiffbrüchiger von der Königstochter Nausikaa beschützt, gastliche Aufnahme beim König der Phäaken, den er wieder verlässt, um endlich in die Heimat zu gelangen. — Die weitere Gestaltung des Motivs ist aber Fäsis Eigentum: Die phäakische Insel, „mit Fülle und Überfülle von den Göttern gesegnet", wurde von fremden Heeren, Krieg und Laster verwüstet und ihr daher das Gesetz gegeben:

[1]) Schulthess & Co., Zürich 1911.